

La vieille servante se pencha pour jeter dans la cheminée une BRASSÉE de sarments de vigne sauvage. (G. Sand.) Nous allons chercher à BRASSER des fagots de bruyères sèches et les branches mortes tombées des châtaigniers pendant l'été. (Lamart.)

— Natat. Mouvement des bras fait par un nageur; quantité dont il avance par ce mouvement: *En quelques BRASSÉES, il traversa la rivière, et les gendarmes furieux lui lâchèrent deux coups de carabine. (L.-J. Larcher.)*

— Agric. Brassée de terre. Ce qu'un homme peut en labourer dans un jour.

— Techn. Brassée de soie. Quantité de brins de soie qu'un métier emploie pour l'ourdissage des chaînes.

— Bot. Genre de la famille des araliacées, comprenant une seule espèce de la Nouvelle-Hollande.

— Loc. adv. A la brassée. Avec les bras jetés et serrés autour du corps: *Elle allait lui sauter aux yeux, si Dondon, la saisissant à la BRASSÉE, ne se fût empressé de l'entraîner dehors, malgré ses cris. (M. Buchon.)*

BRASSEIER v. a. ou tr. (bra-sé-ié). Mar. Syn. de BRASSER.

BRASSEMENT s. m. (bra-se-man — rad. brasser). Néol. Mélange, fusion: *Par les chemins de fer, le BRASSEMENT des nations et des races, qui ne s'opérait jusqu'à présent que dans les dévorantes fournaies de la guerre, s'effectuera dans de douces étreintes. (Mich. Chev.)*

BRASSER v. a. ou tr. (bra-sé — rad. bras). Remuer, agiter, mêler, avec les bras ou autrement: *BRASSER une pailleasse, un lit de plumes. Nous ne pouvons pénétrer la matière, et ne savons que l'effleurer; la nature, au contraire, sait la BRASSER et la remuer à fond. (Buffon.)*

Disant ceci, toujours son lit elle brassait. Et les lincolns trop courts par les pieds tirassait. RÉGNIER.

— Fam. Remuer à foison, posséder en grande quantité.

Je n'ai pas des billets comme monsieur en brasse; Mais quinze cents francs, ça vaut qu'on les ramasse. PONSARD.

« Faire vite et en grand nombre, avec plus de diligence que de soin: *Mme des Ursins était née et ne vivait que pour BRASSER de grandes affaires, et pour avoir la haute main dans de magnifiques tripots. (Ste-Beuve.) Est-ce que vous trouvez qu'il ne se commet pas assez de fautes de français comme cela à la tribune nationale, et qu'ils ne sont pas assez pour la méchante besogne qu'ils ont à BRASSER? (Th. Gaut.) Il me fallait des affaires, je les cherchais; j'en brassai bientôt à moi seul plus que tous les autres officiers ministériels. (Balz.) Les uns se ruinent pour le stérile honneur de BRASSER d'immenses affaires. (Fourier.) » Pratiquer soudainement, tramer: *L'empereur ne savait rien de ce qu'on BRASSAIT contre sa famille. (D'Abanc.)**

Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons? CAMPISTRON.

Quoi donc, méchante femme! A ton mari tu brassais un tel tour. LA FONTAINE.

— Mar. Brasser les vergues, les voiles; brasser à contre. Placer les vergues horizontalement dans la direction de l'axe du navire, de façon que le vent ne gonfle pas la voile, mais l'effleure seulement: *Faisant hisser le grand foc et BRASSER le grand hunier, il remit la frégate en route. (E. Sue.) » Brasser à porter, à servir; brasser au vent. Tourner les vergues de façon que le vent donne dans les voiles. » Brasser à culer ou sur le mât. Disposer les voiles de façon qu'elles reçoivent le vent par l'avant, et tendent à faire reculer le navire. » Brasser carré. Tourner les voiles dans le sens exact de la largeur du navire.*

— v. n. ou intr. Jeux. Déployer trop le bras en lançant la balle.

Se brasser v. pr. Se réchauffer en se frappant le haut du corps avec les bras: *Les femmes se chauffaient avec des gueux; les hommes se BRASSAIENT pour s'échauffer. (Balz.) Un petit garçon en veste bleue souffla dans ses doigts, bat la semelle, ou se BRASSE comme un cocher de fiacre sur son siège. (Balz.)*

— Fig. Se préparer, se tramer: *Louis XI, qui savait que ce mariage se BRASSAIT contre lui, avait à la hâte. (Michelet.) Il se rendait au café Minerve, où se BRASSAIT alors la politique libérale. (Balz.) Une souscription nationale fut proposée pour conserver à Laffitte son hôtel, où se BRASSA la révolution de 1830. (Balz.) Les forêts américaines du Brésil sont les redoutables officines où se BRASSE incessamment le grand échange des êtres. (Michelet.)*

BRASSER v. a. ou tr. (bra-sé — Tous les dictionnaires, excepté celui de M. Littré, donnent à ce mot le rad. bras, et le mettent dans le même groupe que le précédent. Or, ces deux verbes n'ont entre eux aucun rapport étymologique. Le rad. primitif de brasser, dans le sens de fabriquer de la bière, est celtique; c'est le mot *brā*, wall. *braz*; namurois, *braz*, blé préparé pour faire de la bière ou du genièvre. Ces mots ont passé dans la basse latinité sous les formes: *brassum*, *braseum*, *bracium*, qui signifient encore préparée pour faire la bière. Suivant Roquefort et Ducange, le mot *brasse* serait un vieux mot

français signifiant bière). Préparer la bière en opérant le mélange du malt avec l'eau; préparer la bière en général: *Les bourgeois des sapins noirs servent à BRASSER une bière antiscorbutique. (Chateaub.) Il lui raconta que, du temps où son grand-père BRASSAIT de la bière, des gnomes vinrent de l'Osenberg. (Fr. Michel.)*

De mal brasser vient l'amère boisson. CL. MAROT.

— Par anal. Dans la fabrication des monnaies, Remuer, agiter, mêler les métaux fondus dans le creuset, avant de les couler en lingots: *» Brasser l'eau, l'agiter, la troubler pour amener le poisson dans les filets.*

Se brasser v. pr. Être brassé, préparé, en parlant de la bière: *Cette boisson nous rappelle d'une manière frappante la façon dont se BRASSAIT encore aujourd'hui les bières de l'Alsace. (Fr. Michel.)*

BRASSERIE s. f. (bra-se-ri — rad. brasser). Lieu où l'on fabrique de la bière; lieu où l'on en vend au détail: *C'est en Angleterre et en Belgique qu'on trouve les plus grandes BRASSERIES. (Bouillet.)*

Dans ma brasserie, Je veux que l'on rie; Car je suis, ma foi, Plus heureux qu'un roi. DE LEUVEN et BRUNSWICK.

— Encycl. Nos brasseries sont des établissements publics d'importation flamande et allemande, où se débite dans des canettes, dans des chopes, dans des moss, cette boisson chère aux peuples du Nord, qu'Isis et Cérès inventèrent sans songer à prendre un brevet du gouvernement, et sans se douter surtout du prodigieux succès réservé à leur découverte. Si l'on ouvre les dictionnaires et les encyclopédies au mot *brasserie*, on y lira invariablement cette définition: « Lieu où l'on brasse de la bière; » c'est qu'en effet il y a à peine quelques années que la brasserie, établissement de consommation, a pris ses lettres de naturalisation à Paris et dans toute la France. Il était nécessaire, pour qu'on l'admit à faire valoir ses droits à nous distraire: 1° qu'elle fût étrangère; 2° que le sans-gêne eût remplacé les scrupules et les délicatesses d'autrefois. Il n'est pas de Français qui ne s'écrie à tout propos, qu'il s'agisse du libre échange, de la peste bovine ou de la maladie des pommes de terre, de la question d'Orient, de la question romaine ou des sucres candis: « Je suis Français, mon pays avant tout (ter). » Or, nos usages, nos mœurs, nos coutumes, tout, jusqu'à notre langage est emprunté à nos voisins. Mon tailleur me jette sur les épaules un mac-farlaine anglais, pendant qu'une couturière remplace le châle de madame, qui était indien, par un bournous, qui est arabe. Mon pantalon est hongrois, je chausse des babouches turques, et les demoiselles d'en face, qui savent à peine le français, chantent de l'italien au piano et dansent toutes sortes de polkas-redouas et de mazurkas, sans préjudice de la valse. — Où donc es-tu, menuet de ma grand-mère, gavotte de grand-papa, et toi, toi, humble queue du chat? — Si je vais chez ma cousine, j'y bois du thé dans des tasses qui me transportent au Japon, et j'y joins le rhum de la Jamaïque; mon cousin préfère le café, qui pousse à la digestion des biftecks, des rosbifs et du plum-pudding, et les mots de steeple-chase, jockey-Club, reviennent sans cesse sur des lèvres armées d'une pipe belge ou d'une chibouque turque; pendant ce temps, mon neveu le poète roule une cigarette d'Espagne, et son frère l'avocat brûle un cigare de la Havane: ce dernier boit comme un Polonais et ne croit qu'à la bière et à la philosophie allemande: Des chevaliers français tel est le caractère.

Nous fumons tous comme des cheminées que l'honnête Savoyard a oublié de ramoner; l'usage du tabac a remplacé l'usage de la causerie, et de toutes parts se sont élevés des temples à la déesse Nicotine. Nous avions trop d'esprit, paraît-il, et de braves Allemands à tête carrée ont roulé leurs tonneaux de bière à notre porte et ont ouvert boutique, puis des Belges, puis des Anglais, que sais-je? Et nous avons lu un beau jour à travers de lourds nuages de fumée, dans Paris même, pays de la grâce, de la légèreté et du mot pour rire, ces mots étranges écrits en lettres noires, rouges ou bleues sur des devantures massives, humides et puantes: *Brasserie allemande, Brasserie belge, Brasserie flamande, Brasserie hollandaise, Brasserie bavaroise, Brasserie anglaise...* Il y en avait de toute provenance, de toute couleur, de toute épaisseur... L'épais, voilà le dernier mot du jus de houblon. Encore un peu, Paris devenait un vaste Strasbourg; un moment, on a pu s'y croire à Munich, tant la bière y ruisselait, tant les pipes s'y culottaient, tant le caporal y crépitait dans les fourneaux de faïence. On a vu de braves gens gonfler à vue d'œil, rien qu'en disant ces mots: « Garçon, un moss! » Un moss! comprenez-vous tout ce qu'il y a dans ces deux mots? Les yeux s'alourdissent, la bouche s'épaissit, une torpeur flamande vous gagne rien qu'à les dire, savez-vous?... Un moss! demander un moss, avaler un moss, et ou cela? dans le pays du vin de Bourgogne et du vin de Champagne, s'il vous plaît. Voilà pourtant à quoi s'appliquent d'honnêtes Français à qui la brasserie est chère, la brasserie qui a tué le café de la Régence, où l'on avait du savoir-vivre, et le café Procope, où l'on

avait de l'esprit. Hélas! savez-vous par quelle invention nouvelle on a tenté de le remplacer, ce café Procope, rendez-vous des beaux parleurs, et des fins conteurs du siècle aimable? Par la brasserie des Martyrs. Pouah! Voyez-vous d'ici Voltaire, Diderot, d'Alembert et compagnie, ouvrant la bouche pour demander un moss et une pipe culottée?

C'est pourtant une brasserie modèle que cette brasserie des Martyrs, tant vantée des petits journaux et des rapins. Il y a là ce qu'on ne trouve pas toujours ailleurs, des divans sérieux et des tables de chêne, des glaces et des dorures. Entrez-y, un soir, si une abominable odeur de tabac, de spiritueux, de bière et de gaz ne vous arrête pas dès le seuil, à travers la fumée vous apercevrez toutes sortes de messieurs et toutes sortes de dames occupés à culotter toutes sortes de pipes; ils rient, ou plutôt ils ricanent; ils plaisantent, ou plutôt ils blaguent. Une sorte de torpeur troublée pèse sur ces esclaves condamnés au houblon fermenté et à la fuite de gaz; ils traînent le boulet du piquet ou du besigue, et ne se réveillent de loin en loin que pour s'écrier: « L'art est dans le marasme; » ou bien: « La poésie est morte! » Ceux qui parlent ainsi sont des artistes méconnus, des poètes incompris, des gens de lettres en demi-solde, tous réalistes, fantaisistes, coloristes. Joignez-y quelques lorettes qui ont perdu leur blason, des biches en retrait d'emploi, des cocottes que la musique, la peinture, la poésie, sous la figure de quelque jeune bohème sans sou ni maille, ont arrachées à la finance ou à la diplomatie; ces dames, à force de boire, de fumer, de jouer avec ces messieurs, ont pris leurs allures. Leur voix s'est éraillée; leurs doigts se sont jaunés à rouler des cigarettes. Leurs cheveux sont ébouriffés; leurs robes sont des sacs, on dirait des rapins déguisés; elles boivent à toutes les tables, dans tous les verres; on les tutoie, et elles vous disent: « Mon p'tit » ou « Ma vieille, » et encore: « Je m'en bats l'œil » ou « Je me la casse » ou « On ne me la fait pas celle-là! » — C'est charmant. Mais il n'en était pas de même au café Procope, au temps des encyclopédistes. Diderot, cette grande figure, entraînait: on se taisait, on se rangeait; l'oracle aux grandes idées parlait, et, le lendemain, les gazettes parisiennes, le surlendemain, toutes leurs sœurs de l'Europe, répétaient l'esprit, la verve, qu'avait dépensés dans une improvisation de trois heures le fils du couteleur de Langres. Cependant quelques mandarins lettrés, quelques véritables artistes ont hanté ou hantent encore la brasserie des Martyrs: Henri Mürger, Charles Monselet, Champfleury s'y sont rencontrés avec le peintre Courbet. Autour d'eux se sont groupées de futures étoiles qui, en attendant la célébrité, font et défont les réputations contemporaines en avalant canettes sur canettes. Cet établissement, situé, avons-nous besoin de le dire? dans la rue même dont il a pris le nom, est unique en son genre. Un nommé Schœn en eut le premier l'idée. Comme tous les inventeurs, il se ruina, laissant à un autre, M. Bourgeois, tous les bénéfices de son entreprise. A vrai dire, la brasserie des Martyrs se distingue de ses rivales par certaines allures turbulentes que n'ont pas, par exemple, les brasseries du centre, la plupart assez tristes. Un spéculateur tenta naguère de lui donner une sœur sur la rive gauche, et la brasserie des Fleurs fut ouverte dans la rue d'Enfer. Un ancien libraire, éditeur des *Fleurs animées*, de Grandville, voulut y vendre de la bière après avoir si longtemps vendu de l'esprit; quelques gens de lettres la fréquenteront: des peintres couvrirent les murailles de fantaisies plus ou moins baroques; les sculpteurs et les graveurs du quartier y affluèrent surtout. On y mangeait au besoin de la choucroute, jouissance délicieuse! Tout alla à peu près bien jusqu'au jour où les démolitions la firent disparaître. La rive gauche a d'ailleurs quelques brasseries renommées: celle de la rue Hautefeuille, asile de quelques jeunes et fougueux journalistes à l'esprit chagrin (ô le moss! le moss!); la brasserie suisse, située rue de l'Ecole-de-Médecine et que décore un tableau de Courbet; la brasserie Serpente; la brasserie Hoffmann, au boulevard Montparnasse, refuge des habitués du bal Bullier. Tous ces établissements s'éloignent beaucoup, par leur physionomie un peu animée, parfois tapageuse, des brasseries primitives, copiées sur le modèle des brasseries des pays du Nord; ce sont à peu de chose près des cafés, des cafés où l'on fume et où la bière est censée venir de Bavière ou de Hollande, d'Angleterre ou de Belgique; la chose, pour plus de couleur locale, vous est servie dans des pots de grès bien pesants ou dans des verres à anse, épâtés et fort laids, posés sur des ronds de feutre. On se croit du coup transporté à Bruxelles ou en Bavière: le bock anglais, d'importation récente, est plus élégant de forme; la chope flamande est moins grotesque aussi.

Le grand nombre des brasseries qui se sont établies depuis une dizaine d'années prouve que le peuple de Paris a changé de mœurs; les marchands de vin sont moins fréquentés par les artisans, et les cafés ont perdu de leur côté leurs vieilles traditions; car, pour ne pas être délaissés, ils se sont vus forcés d'avoir des salles pour les fumeurs. Allez dans les principaux établissements de ce genre, dans ceux du Palais-Royal, par exemple, vous trouverez des salons spacieux, élégants et

éclairés avec luxe, ayant vue sur le jardin, et vous pourrez, si le cœur vous en dit, vous plonger à votre aise dans une atmosphère de fumée et vous barbouiller d'ale, de porter, de bière blanche et de bière brune, de bière d'Alsace, de Bavière, d'Allemagne, de France ou d'Angleterre, en bouteilles ou en cruchons. Au reste, la différence qui sépare le café de la brasserie tend chaque jour à disparaître, et la plupart des cafés, après être devenus cafés-estaminets, se transforment aujourd'hui en cafés-brasseries. — Il faut bien que tout le monde fume! car comment et de quelle sorte? La politique donnait autrefois une certaine animation aux cafés; maintenant on craint de se compromettre, car les demi-tasses ont des oreilles; on s'observe, on se tait, on boit et on fume chacun dans son coin; le peuple le plus bavard est, sur ce point, devenu muet; il va le soir à la brasserie regarder tristement Jean Grain-d'Orge dans ses yeux blonds, et Jean Grain-d'Orge l'assoupit... Jean Grain-d'Orge, à travers la brume, chantonne pourtant une ballade écossaise, la ballade de Robert Burns, ce poète que la brasserie inspira plus heureusement que nos poètes du quartier Bréda, amoureux de l'absinthe verte. Déposons la pipe, accoudons-nous sur la table, fermons les yeux, et écoutons ce que dit Jean Grain-d'Orge:

« Il était trois rois dans l'Orient, trois rois puissants; ils avaient juré solennellement de faire mourir Jean Grain-d'Orge.

« Pour l'ensevelir profondément, ils ont creusé le sol avec une charrue; ils l'ont enterré tout vivant, et ils ont cru que Jean Grain-d'Orge était mort.

« Mais le joyeux printemps est arrivé et les pluies ont commencé à tomber. Jean Grain-d'Orge s'est relevé et les a grandement surpris tous.

« Les soleils brûlants d'été vinrent ensuite; il grandit, devient fort et puissant, Jean Grain-d'Orge; sa tête se couronne de dards, afin que personne ne puisse le blesser.

« Le grave automne succédant, Jean Grain-d'Orge pâlit; son corps se courbe vers la terre, sa tête penche;

« Ses couleurs se fanent; il se flétrit de vieillesse, et ses ennemis s'enhardissent à déployer leur rage mortelle.

« Ils ont pris un couteau long et aigu, et ils lui ont coupé les pieds; puis ils l'ont lié solidement sur une charrette, comme un malfaiteur.

« Ils l'ont étendu sur la terre et l'ont bâtonné de toutes leurs forces; ils l'ont exposé, suspendu à tous les vents, et l'ont tourné et retourné de tous côtés.

« Ils ont rempli d'eau froide un grand trou noir; ils y ont plongé Jean Grain-d'Orge et l'ont fait aller au fond.

« Ils l'ont tiré de l'eau pour le torturer encore, et lorsque des signes de vie se montrèrent en lui, ils le secouèrent avec violence.

« Ils ont exposé sur une flamme dévorante la moelle de ses os, puis un menuier l'a traité bien plus mal encore, car il l'a écrasé entre deux pierres;

« Et ils ont pris le sang de son cœur, et ils l'ont bu à la ronde; et plus ils buvaient, plus leur joie était bruyante.

« Jean Grain-d'Orge était un hardi héros; si vous buvez quelques gouttes de son sang, il fera grandir votre courage; il vous fera oublier votre malheur; il augmentera toutes vos joies. Grâce à lui, la veuve, alors que ses yeux pleurent encore, entend son cœur qui chante.

« Ainsi donc, le verre en main, portons un toast à Jean Grain-d'Orge, et puisse sa nombreuse postérité ne jamais manquer à la vieille Ecosse! »

Voilà comme chantait Jean Grain-d'Orge, évoqué par le paysan Robert Burns, un habitué de la taverne, ce que nous appellerions un *pillier de brasserie*. Hélas! nos piliers de brasseries n'ont pas de ces trouvailles. Encore une fois, ils sont tristes, et l'on dirait, à les voir, qu'exilés de France, ils attendent dans une sorte d'apatie que la bière dont on les abreuve ait le goût du vin... du vin, qui,

..... Esprit de la terre
De par le monde va chantant...

Les brasseries proprement dites sont l'exception chez nous, bâtons-nous de le dire. L'homme de bonne compagnie leur préférera toujours le café. Quant au peuple, la bière lui plaît assez médiocrement, et il va plus volontiers au cabaret qu'à la brasserie; malgré le bas prix du jus de houblon, qui, dans certains quartiers pauvres, ne dépasse pas 0 fr. 10 la chope, le jus de la vigne est toujours ce qu'il affectionne par-dessus tout. Il n'en est pas de même du peuple anglais, qui déguste avec un bonheur sans pareil sa mesure de *half-and-half* dans les brasseries enfumées de la Cité. Et cela nous amène à conter une histoire assez curieuse, qui a son point de départ dans un de ces établissements fréquentés par de pauvres diables abrutis de misère et de boisson. Un jour, un nommé Day, ouvrier besoigneux, était attablé à la brasserie, lorsqu'un individu misérablement vêtu s'écria, à quelques pas de lui: « Qui veut une bonne recette pour le cirage contre une pinte d'ale? — Marché conclu, » dit Day, à tout hasard. Et il fit verser une pinte d'ale au camarade. Ce dernier but et expliqua sa recette. — C'est bien, dit Day;